

le Christ l'emporte sur Apollon, et la Ste. Vierge sur l'impudique Vénus. Niobé est belle mais suivant la tradition, la douleur la pétrisse ; qu'est-ce que cela en comparaison de l'idée de la Mater dolorosa au pied de la croix acceptant tout en ce moment suprême et au prix de sa douleur, traitant du salut des hommes. Jusqu'à l'avènement du christianisme, l'art ne s'adressait pas à l'âme, ou du moins il ne s'adressait pas à ses plus nobles facultés ; avec l'évangile il parle aux sentiments les plus dignes ; il les élève et il les transfigure." (On voit que le Dr. Sepp ne parle que des plus mauvais temps de l'art payen).

M. de Maistre, dans un travail remarquable intitulé *Union des sciences et de la religion*, a développé ces mêmes idées qui du reste sont adoptées actuellement par les plus grands écrivains du siècle.

" L'art antique, suivant M. de Maistre, avait senti et rendu le beau idéal ; le christianisme exigea un beau céleste. Les modèles qu'il offre à l'artiste, ses saints, ses docteurs, ses vierges et ses anges ne laissent rien à désirer à l'imagination, à la fois la plus brillante et la plus sage ; en particulier, la beauté dans sa fleur respire sur la figure des anges, en les contemplant nous avons une idée de ce que nous serons lorsque nos corps se relèveront de la poussière pour n'y plus rentrer. On n'a pas manqué de prétendre que la religion impose des réserves de décence qui nuisent à l'art. Mais c'est une erreur qui repose sur une fausse idée du beau que le vice avait défini à sa manière. On avait dit que les dieux payens étaient plus beaux que les saintes représentations du christianisme, entourées des voiles de la décence et de la pudore, mais c'est parce que l'on confond ce qui plaît aux sens avec ce qui plaît à l'intelligence. L'art payen ne peut exciter que des pensées profanes, l'art relevé, purifié et maintenu par le christianisme, inspire une admiration intellectuelle, pure comme les modèles que l'art représente."

Ainsi donc, voilà ce que l'on peut dire de plus grand à la louange de l'art ; il est comme la philosophie et la morale une manifestation de tout ce qu'il y a de plus élevé, de plus excellent et de plus pur, et qui se fait connaître à nous comme étant le type suprême du vrai, du bien, et du beau ; mais pour qu'il remplisse sa mission, il ne doit pas s'adresser exclusivement aux sens, il doit surtout parler aux plus nobles facultés de l'âme.

Les anciens, en leurs plus beaux jours, avec les lumières qu'ils avaient conservées des premiers enseignements divins ont entrevu cette noble mission de l'art, mais elle ne pouvait être révélée aussi complètement que possible qu'avec les lumières du christianisme. On peut donc dire des arts en général ce que le génie du christianisme de M. de Chateaubriand nous montre, des lettres en particulier. Le beau, dans l'antiquité, n'était connu que par les lumières de la raison, plus tard la révélation est venue ajouter de nouvelles clartés.

Mais il y a quelque chose de plus à observer et qui peut permettre de rendre toute justice à l'art antique dans ses plus admirables productions. Depuis les derniers travaux de la critique moderne accomplis par M. Lenormand, M. de Laborde, M. Vitet etc. etc., on s'est convaincu que l'art antique que l'on cитait comme vrai type du beau n'était pas connu dans ce qu'il a produit de plus admirable et de plus idéal. On ne connaît, à peu près, jusqu'à ce siècle, que les productions honteuses des siècles de décadence et de corruption, qui avec toute leur beauté d'exécution n'avaient pas d'autre but que de parler aux sens et de flatter les passions les plus mauvaises. On avait, d'après cette connaissance, fait une théorie du beau qui ne tenait compte que des propriétés sensuelles des œuvres d'art, puisque l'on ne pouvait voir autre chose dans la production des mauvais temps de la Grèce et de Rome, et par une conséquence de cette admiration exclusive pour la beauté plastique, on ne pouvait comprendre les qualités chastes et spirituelles des artistes chrétiens qui s'adressent avant tout à l'âme, qui veulent surtout faire resplendir les perfections des grandes vertus apportées au monde par le christianisme.

M. Vitet a publié dernièrement quatre volumes d'études sur l'histoire de l'art que le Correspondant nous donne comme le meilleur manuel d'esthétique que l'on ait encore fait paraître ;

dans cet ouvrage, il s'exprime sur cette question comme M. de Maistre, mais avec une force d'expressions et une abondance de preuves que nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici en entier ; citons-en au moins quelques mots.

" Maintenant, suivant M. Vitet, dans un livre d'esthétique, il ne s'agit plus d'essayer de continuer même les plus grands critiques du dix-huitième siècle comme Winckelmann, il faut les refaire complètement. Et en effet ils n'ont pas connu l'Antiquité dans ses plus beaux chefs-d'œuvre, ils n'ont eu connaissance que des productions des siècles dégénérés, où l'on ne tenait compte que de la beauté plastique, mais où l'on ne soupçonnait pas cette beauté du sentiment dont l'autre n'est que l'enveloppe. C'est depuis le dix-huitième siècle que l'on a eu enfin connaissance des productions de Phidias et de son époque qui est le siècle par excellence de la perfection chez les Grecs, mais de plus, on a découvert un art secondé par le christianisme qui a pris naissance aux catacombes et a couvert le monde de chefs-d'œuvre pendant près de dix siècles..... l'art grec est donc comme un art né d'hier. Les marbres exhumés jusqu'au dix-huitième siècle n'étaient qu'une ombre de ce qu'on a trouvé depuis.

" On ne savait même pas distinguer les époques et les écoles. Le siècle de l'Éracle, l'Empire, le Bas Empire, tout était confondu, l'école d'Athènes, l'école d'Alexandrie et l'école Romaine étaient mises sur le même plan et les chefs-d'œuvre étaient, soit de pâles copies des morceaux inconnus d'un temps meilleur, soit des productions d'une époque de décadence et de second rang. Dans l'architecture, on trouvait la même erreur : tout relevait de Vitruve qui n'avait jamais vu la Grèce et qui prétendait donner les vrais types des ordres, d'après des modèles qu'il n'avait pu contempler et qu'il ne connaissait que par des tracés inexacts et incomplets. Mais enfin, arrive une autre ère ; Lord Elgin transporte les frises du Parthénon en Angleterre et fait mouler ce qu'il ne peut emporter, on découvre à Milo l'un des vrais chefs-d'œuvre des anciens temps et enfin quand la Grèce est rendue à son indépendance, on peut la connaître et cet admirable art grec est révélé dans toute sa beauté. De telle sorte, dit Vitet, avec cette verdeur de style qui le caractérise : " ce n'est pas seulement la flotte du sultan, c'est l'autorité de Vitruve qui a sombré à Navarin," il dit encore : " l'affranchissement de 1828 nous a délivré du faux hellénisme, l'hellenisme Alexandrin et sa contrefaçon romaine. Un changement à vue, une lumière soudaine nous a fait voir le véritable art grec, l'art des grands siècles, chez lui sur son propre sol, mutilé, en ruines, mais pur, sans alliages, non travesti, non commenté. Il y avait trois cents ans que l'Europe artiste et savante croyait en être en possession : il lui a bien fallu confesser sa méprise."

Après ces principes posés d'après l'autorité des nouveaux critiques, il nous reste à en voir l'application dans la suite des siècles.

S. V.

(A continuer.)

SCIENCE.

Tourbe et Tourbières.

ORIGINE, FORMATION, GISEMENTS, EXTRACTION, PRÉPARATION ET USAGES ÉCONOMIQUES DE CE COMBUSTIBLE MINÉRAL.

L'extraction et la préparation de la tourbe constituent une industrie dont on a déjà signalé l'heureux début dans le Canada où elle se développera certainement avec le temps et l'expérience. La publication d'une notice sur ce combustible minéral ne manque donc pas d'actualité. J'en ai puisé les éléments dans les écrits de plusieurs Ingénieurs français, dans les rapports de progrès de la Commission géologique du Canada et enfin dans l'intéressante brochure ayant pour titre : *Peat Fuel; mode of manufacture and machinery used in Hodges patent process.*